

## Jacques Rabinowitch

### Passage à l'hâte \*

« *Nous tuons le temps, mais il nous enterre.* »  
Joaquim Maria Machado de Assis

Ceux qui se sont plongés dans la lecture du petit livre de Moustafa Safouan, *Le Structuralisme en psychanalyse*<sup>1</sup>, ont pu se rendre compte, au travers des deux chapitres qu'il traite : « L'inconscient » et « La castration », que la constitution de la structure d'un sujet est fonction des effets de coupure signifiante, du trait unaire, de l'identification avec la sexuation qui en découle, de la dialectique de la demande et du désir et donc aussi de la constitution de l'objet et du fantasme que cela implique. Autant donc de notions qui se nouent pour qu'il y ait du sujet humain.

C'est à un carrefour bien particulier où se rencontrent ces notions que je vous invite à nous retrouver ce soir. De manière concrète, retrouvons-nous donc sous l'horloge du temps logique.

#### Coupeurs de têtes

Vous connaissez sans doute dans votre entourage, qu'il soit intime ou professionnel, ce que je serais tenté d'appeler des « coupeurs de têtes ». Mais, à l'encontre des Jivaros, si, comme eux, ils les réduisent, ces têtes, ce n'est pas pour en faire des trophées qu'ils honorent. Bien au contraire, ils réduisent les têtes à leur plus simple expression, ils les « compac-

\* Texte présenté au séminaire sur la perversion, en Avignon le 27 janvier 2004.

1. M. Safouan, *Qu'est-ce que le structuralisme ? Le Structuralisme en psychanalyse*, tome 4, Paris, Le Seuil, coll. « Points ».

tent », comme on dit actuellement, pour mieux en faire des déchets. Bien sûr, avant, ils avaient tenté de les consommer.

Ainsi, certains vont s'empressez d'entrer en relation avec vos amis pour vous disqualifier, d'autres chercheront « le maillon faible » ou la « star » que chaque semaine il faut éliminer ; d'autres encore, par exemple, passeront de l'analyse systémique au cri primal, de la bioénergie à la PNL, en s'appuyant sur les concepts de résilience ou des points d'énergie-du-faux-self-stressé, pour en arriver à graviter autour de la scientologie et poursuivront leur chemin parsemé d'oripeaux, comme les abords des grandes surfaces sont constellés de vieux sacs plastique.

En quoi ces hystériques chasseurs de têtes, à la recherche du « Maître », seraient-ils d'un genre nouveau ? De tout temps les idoles ont été renversées pour faire place nette à de nouvelles, qui à leur tour ont été remplacées. Ce qui a changé, c'est la croyance : actuellement, on est blasé des idoles, on voudrait bien encore y croire un peu, mais c'est sans enthousiasme, la foi n'y est plus, le scepticisme règne et, à la moindre défaillance de celui qu'on rêvait d'adorer, il n'est même plus relégué au placard, mais tout simplement abandonné aux ordures. On n'attend même plus le maître au tournant – c'était là d'habitude qu'on l'attendait –, mais la « production de savoirs nouveaux » est telle que, dès qu'apparaît un début d'ennui, un peu de déplaisir ou qu'un effort de réflexion est requis, la tête est compactée, jetée, et le consommateur de têtes en prend une autre à l'étalage.

#### Le temps pour comprendre

Il n'y a pas si longtemps, l'attente idéalisée de ce qui pouvait venir de l'autre, le fait de croire au maître, entraînait, lors d'une déception, de la rancœur. Le dépit monopolisait de l'agressivité. Freud pouvait répondre à Reik, qui lui demandait comment il faisait pour rester si calme face aux si longues années d'hostilité de ses adversaires : « J'ai préféré laisser le temps se prononcer en ma faveur. » Et Lacan pouvait écrire,

après la dernière dissolution : « Mon fort est de savoir attendre. »

Peut-on encore attendre et laisser agir le temps ? Quand le temps n'est mis à profit que pour l'oubli, non pas dans un refoulement mais dans l'indifférence, il n'y a plus de désillusion, et si l'agressivité persiste, ce n'est que pour justifier d'un profitable dédommagement.

Le silence et l'attente ne sont entendus que comme aveu d'impuissance, voire de culpabilité puisque – nouvelle croyance, peut-être ? – tout est possible et *tout de suite*, et dès lors celui qui se tait laisse le champ libre aux attaques de ceux qui ne conçoivent le silence que comme soumission.

Se pose alors pour moi une question en référence au texte de Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée <sup>2</sup> », texte que je ne développerai pas ici, me contentant de vous rappeler qu'il décompose la modulation du temps en l'instant du regard, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Je m'interroge sur le fait qu'il y aurait, peut-être, actuellement, une impasse de ce temps pour comprendre. Se révélerait alors, dans la hâte la plus instantanée, quasi instinctuelle, l'évidence de la présence d'un sujet ?

Je vous rappelle, tout de même, à propos du temps logique, que le dernier chapitre de ce texte développe que cette affirmation de la présence d'un sujet est étroitement interdépendante de l'apparition du groupe social ; Lacan le formule ainsi : « L'assertion subjective anticipante [est la] forme fondamentale d'une logique collective <sup>3</sup>. » Et, se référant au texte de Freud sur la psychologie des masses, il conclut que cette assertion subjective anticipante peut se décomposer ainsi :

« 1°) Un homme sait ce qui n'est pas un homme ;

2°) les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes ;

3°) je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de n'être pas un homme. »

2. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 197-213.

3. *Ibidem*, p. 211.

Et Lacan termine son texte par cette phrase remarquable, pour nous qui nous interrogeons sur le malaise actuel dans la civilisation : « Mouvement qui donne la forme logique de toute assimilation “humaine”, en tant précisément qu’elle se pose comme *assimilatrice d’une barbarie*, et qui pourtant réserve la détermination essentielle du je <sup>4</sup>. » Et si nous prolongeons cette phrase par celles qu’en 1938 Freud énonçait : « Nous vivons un temps particulièrement curieux. Nous découvrons avec surprise que le progrès a conclu un pacte avec la barbarie <sup>5</sup> », peut-être avons-nous là matière à réflexion.

Ainsi, cette hâte à s’affirmer sujet humain implique l’intégration d’une barbarie. Le simple fait d’énoncer « Je » comme preuve de la présence d’un sujet contient structurellement à l’égard des autres, de manière défensive et agressive, une corruption féroce. La perversion généralisée est déjà là, à l’œuvre dès lors qu’il s’agit d’affirmer une présence comme telle.

#### L’instant du regard

De plus, entre le regard d’un sujet et voir une réalité, nous retrouvons l’écart qu’il y a entre l’instant du regard et le temps pour comprendre ; or, c’est bien de cela qu’il s’agit quand Freud développe le moment où l’enfant découvre la différence des sexes. Ce moment est capital, car, tant que l’enfant n’était confronté qu’à l’instant du regard, l’objet était la Chose – pourrions-nous dire –, ce qui était regard était en quelque sorte un réel plein. À cet instant, la mère était, selon l’expression de Piera Aulagnier, « le désirant par excellence <sup>6</sup> », c’est-à-dire qu’à un désir correspondrait un objet (si elle désire un enfant, elle l’a, et tant qu’à faire, l’enfant correspondra à ce désir). Mais, dès qu’il y a passage au temps pour comprendre, ce qui est « vu » n’est plus conforme au regard. Non seulement la mère est châtrée (elle n’a pas tout), mais, pire encore, c’est le désirant par excellence qui est châtré (à un

4. *Ibid.*, p. 213 (c’est nous qui soulignons).

5. S. Freud, *L’Homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1993, p. 232.

6. P. Aulagnier, « Remarques sur la féminité et ses avatars ».

désir ne correspond plus un objet, mais, au contraire, à un désir correspond un manque).

Vous avez là, d'une autre manière, ce qui différencie l'ordre symbolique de l'imaginaire et du réel que nous a donné Lacan dans le séminaire *Les Psychoses* : « Dans l'ordre imaginaire, ou réel, dit-il, nous avons toujours du plus et du moins, un seuil, une marge, une continuité. Dans l'ordre symbolique, tout élément vaut comme opposé à un autre <sup>7</sup>. » Le temps pour comprendre est en quelque sorte la métamorphose qui, partant d'un plus avec du moins, va aboutir à du moins opposé à du plus. C'est ici que portera le désaveu du pervers, car pour lui c'est non pas un manque qui est cause du désir, mais une présence – nous allons y revenir.

#### De la connaissance au savoir

Tout l'édifice du rapport au monde qu'avait l'enfant, toute sa « connaissance » est remaniée, et ce moment de bascule peut être un moment d'intense angoisse si le Nom-du-Père, qui vient désigner l'objet désiré par la mère, tarde à structurer en un savoir cette connaissance du monde qu'avait l'enfant. C'est là, notons-le au passage, que la mise en place d'un objet phobique peut venir tenter d'endiguer par de la peur cette angoisse sans nom. En effet, ce passage, que j'appelle de la connaissance au savoir, est ce moment où l'enfant va pouvoir donner un nom au désir de la mère, en même temps qu'il va comprendre que ce savoir qu'il acquiert est perdu pour le désir. Dans ce temps pour comprendre, s'élabore un savoir sur la vérité du savoir : le savoir sur l'objet qui est la cause du désir n'est accessible que par une nomination qui rend inaccessible la vérité du réel de cet objet. La vérité n'est que mi-dite, puisque la présence ne peut être que sur fond d'absence.

De tout cela le pervers ne veut rien savoir, pourrait-on dire, car d'une part ce qu'il dément est non pas tant la différence des sexes que la portée signifiante de cette différence. En

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, 1955-1956, Les Psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 17.

effet, en dehors du nom propre, qui se suffit en quelque sorte à lui-même, au prix de ne produire aucune signification, « le rapport d'un signifiant à soi-même n'engendre aucune signification », disait Lacan<sup>8</sup> – tout signifiant renvoie à un autre signifiant. Et ce que vient souligner la différence des sexes sur le versant signifiant, c'est qu'au signifiant « présent » doit se référer le signifiant « absent », et réciproquement, l'ordre symbolique introduisant des éléments opposés. Il n'y a plus, dans cet ordre du plus *et* du moins.

Dès lors, dans ce temps pour comprendre, l'enfant doit admettre non seulement que la mère n'a pas le pénis, que le désir s'origine d'un manque, mais qu'en plus, lui-même – avant ce savoir qui vient de se constituer – était ignorant, et donc, que s'il vient d'acquérir ce savoir, c'est qu'il est désirant, donc manquant ; c'est cela que le pervers refuse. Instant du regard et moment de conclure, qui sont au plus près de l'imaginaire et du réel, vont être privilégiés au détriment du temps pour comprendre, trop marqué du « pas-tout » qu'implique le symbolique.

### Savoir pervers

Le défi du pervers sera de vouloir posséder un savoir qui ne viendrait pas d'un non-su, d'un manque initial. De ce fait, le savoir du pervers en ferait, selon lui, un expert en amour et en érotisme, puisque, sachant sans manque, il pourrait répondre à ce qu'Éros recherche. « C'est une sorte de savoir rigide, implacable, inapte à être révisé en face du démenti des faits, ce savoir sur les choses de l'érotisme qui se sent d'obtenir en tout état de cause la jouissance de l'autre », disait Jean Clavreul dans « Le couple pervers<sup>9</sup> ».

Ce que le pervers met en scène, c'est non pas que le désir prend sa source et sa course du manque d'objet, mais que ce serait *dans l'objet et dans sa seule présence* que résiderait la

8. J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 23 novembre 1966.

9. J. Clavreul, « Le couple pervers », dans *Le Désir et la perversion*, Paris, Le Seuil, 1967, p. 106.

cause du désir, le cas du fétichisme en étant la plus remarquable illustration.

Si Lacan désigne « le phallus en tant qu'il assure le désir à son niveau génital par  $(-\phi)$  ou castration », précise Moustafa Safouan <sup>10</sup>, « le germe de la perversion réside dans la positivation du phallus. Le renversement du signe ne signifie pas que le sujet fera exister le phallus (lequel n'a pas besoin de cet effort puisqu'il existe déjà chez l'homme, et c'est pourquoi le sexe fort, comme l'a noté Lacan, est le sexe le plus faible au regard de la perversion) mais que, grâce à une mise en scène qui l'évoque métonymiquement, le sujet le fera, si l'on peut dire, ek-sister, comme un objet disparu, voire escamoté, comme l'au-delà de l'objet ».

Que la loi symbolique soit démentie a entre autres comme conséquence ce que souligne Alain Didier-Weil dans son dernier livre, *Lilia* <sup>11</sup> : « [...] pour prendre son élan, la pensée ne peut se soutenir que du deux : en l'occurrence de l'existence du couple de signifiants nécessaire à la transmission de la différence pure. L'absence d'articulation des deux éléments de cette dyade signifiante a des conséquences incalculables pour la transmission de la loi, car elle peut induire différents types de perversions. Le mode de perversion auquel prête une charité sans justice est, par exemple, celle qui a poussé un Eichmann, à la fin de son procès, à récuser – dénier – la justice des hommes pour s'en remettre à un Dieu de miséricorde ».

« Quant à l'existence d'une justice sans charité [...] », ne serait-ce pas celle qu'énonce Lacan comme étant la maxime sadienne : « J'ai le droit de jouir de ton corps, peut me dire qui-conque, et ce droit, je l'exercerai, sans qu'aucune limite m'arrête dans le caprice des exactions que j'ai le goût d'y assouvir <sup>12</sup>. » La justice est ici à repérer comme étant ce droit qui dicterait l'obligation de jouir, là où pour nous s'impose un « tu ne tueras point ».

10. M. Safouan, *Qu'est-ce que le structuralisme ?*, op. cit., p. 62.

11. A. Didier-Weil., *Lilia et la lumière de Vermeer*, Paris, Denoël, 2003, p. 56.

12. J. Lacan, « Kant avec Sade », dans *Écrits*, op. cit., p. 768-769.

L'autre conséquence ne serait-elle pas que cet instant du regard s'étayerait actuellement d'un abord du réel par la science ? Dès lors, Alain Didier-Weil peut dire : « À l'œil de Dieu qui peut être ravageant par la culpabilité qu'il induit, car il juge et condamne, s'oppose l'œil scientifique qui ne juge pas : il se contente de savoir absolument. La différence de ces deux regards tient à ce que le premier pousse au refoulement, tandis que le second pousse tout au contraire, en mettant en péril l'incognito du sujet, à s'opposer à l'existence du refoulement originaire. En cela le regard divin est névrotisant alors que le regard scientifique est psychotisant <sup>13</sup>. »

### L'objet-temps

Alors, pour revenir à ma question qui était de savoir si le temps pour comprendre n'était pas escamoté, entraînant ainsi l'inflation de l'instant du regard et du moment de conclure, je serais tenté de penser que ce serait plutôt le statut imaginaire de l'objet-temps qui, dans un tour de passe-passe pervers, serait modifié.

Voici à ce propos ce que dit Colette Soler dans un article intitulé « Le plus de temps <sup>14</sup> » : « L'ère capitaliste a converti le temps en quasi-marchandise : il se gagne, se vend, s'achète, s'investit, se gaspille, bref, c'est une valeur marchande, une variable prise en compte dans le calcul des coûts de tous les produits de la culture. Le temps qu'il faut pour fabriquer les objets et les... hommes – autres objets – est une notion qui a précédé de loin la psychanalyse. “La force de travail” elle-même, dont Marx créditait le prolétaire qui n'a rien d'autre à vendre, est bien inséparable du temps de vie. Pour l'homme pressé d'aujourd'hui, le temps est plus que jamais un avoir – ce que la langue entérine d'ailleurs. Objet, le temps peut donc aussi se donner, se refuser, se demander, se revendiquer, voire se... dérober. Dans tous les liens sociaux – maître/élève, parents/enfants, employeur/employé, et bien sûr homme/

13. D. Didier-Weil, *Lilia et la lumière de Vermeer*, op. cit., p. 123-124.

14. C. Soler, « Le plus de temps », *Hétérité*, n° 3, IFCL et EPCL, décembre 2003, p. 111-112.

femme –, partout, le temps se négocie, et le sujet moderne, rompu à un constant calcul sur le partage du temps, reçu, donné, vendu, perdu, etc., entretient l'idéal contraire : le “donner sans compter”. Cette comptabilité ne traverse pas seulement l'espace des luttes sociales pour une réappropriation du temps, elle hante aussi les conflits intimes, plutôt tragi-comiquement : revendications de l'enfant à sa mère, de l'époux à l'épouse et réciproquement, plus généralement de celui qui aime à l'aimé. Pas étonnant que le temps de l'analyse apparaisse tout naturellement soustrait à celui qu'il faudrait pour les proches. Une clinique du temps volé est à faire. Mais là on saisisrait que le temps n'est quand même pas un objet comme un autre, trop lié qu'il est à la présence pour fonctionner tout à fait comme un avoir détachable. »

L'objet temps, lié à la présence, dit Colette Soler... Et si cette présence n'était prise en compte que dans l'agitation d'une succession de passages à l'acte, et non plus sur fond d'absence ? Freud pourrait-il encore « laisser le temps se prononcer en sa faveur », et Lacan pourrait-il dire encore : « Mon fort est de savoir attendre » ? Est-ce bien prudent de laisser agir le temps quand nous ne pouvons guère être ailleurs que sur une bande d'arrêt d'urgence ?

J'en suis là de ma question ; peut-être qu'avec le temps...